

## POUR VOS VACANCES

Une adresse à retenir :

CHALINARGUES (Cantal)

Village dans la montagne, 1.080 m. alt. Son air pur, ses env. pittoresques, ses ruisseaux poissonneux, ses promenades à âne en forêt de sapins, son troupeau de moutons de retour au village le soir à l'Angelus. Vous goûterez tout cela à l'Hôtel LACROIX, etc.

Là-bas, la « danse du veau marin », chez nous les moutons de retour au village, double contribution, n'est-ce pas, à une renaissance de la douceur de vivre ? Qui donc chantait : « J'aime bien mieux mes moutons... » ?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Premières représentations de : *Le Roi Nu*, ballet de MM. Serge Lifar et Jean Françaix ; et *d'Un Baiser pour rien*, ballet de MM. Nino, Manuel Rosenthal et Albert Aveline. — Concerts : Œuvres nouvelles de MM. Georges Enesco et Arthur Lourié.

Deux ballets nouveaux, *Le Roi nu*, dont le livret et la chorégraphie sont de M. Serge Lifar et la musique de M. Jean Françaix, et *Un Baiser pour rien*, chorégraphie de M. Albert Aveline, livret de M. Nino, musique de M. Manuel Rosenthal, ont été donnés le même soir par la troupe de l'Opéra. S'agissait-il d'un tournoi ? Encore que j'aie mes préférences, — et je vous les dirai, — je dois à la vérité de constater que le succès a été très vif pour l'un et l'autre ouvrage : applaudissements sans fin, rappels chaleureux, toutes les marques de l'enthousiasme ont accueilli, au baisser du rideau, l'annonce traditionnelle du régisseur. Des « avant-premières », publiées dans la presse, nous laissaient croire que les deux ouvrages s'opposaient nettement, l'un représentant la pure doctrine chorégraphique, l'autre les idées nouvelles. Il est de toute évidence que les conceptions de M. Lifar ne sont pas celles de M. Aveline ; il est non moins certain que l'on peut préférer à la stylisation des mouvements souvent un peu anguleuse et acrobatique du premier, la grâce plus classique d'un Serge Peretti ; mais M. Serge Lifar possède des dons magnifiques et nul ne peut contester qu'il les emploie presque toujours avec bonheur. Mais ses inventions chorégraphiques sont parfois moins heureuses que ses interprétations des

rôles classiques : dans *Giselle*, qui terminait ce beau spectacle, il s'est surpassé. Mais *Giselle*, qui est toute poésie, est précisément aux antipodes du *Roi Nu*, qui est toute fantaisie, et où l'élément comique est l'essentiel. Sans doute avez-vous lu le charmant conte d'Andersen qui a pour titre *Les Habits neufs du Grand Duc*, et peut-être vous rappelez-vous cet apologue d'où l'on a tiré le scénario : trois tailleurs se concertent pour trouver le moyen d'obtenir les faveurs du roi. Il faut d'abord pénétrer jusqu'au souverain et ce n'est pas facile. Mais ils sont gens de ressource. Ils feignent de se quereller, et font si bien qu'ils attirent l'attention des serviteurs et qu'on appelle la garde. Le vacarme devient tel que le roi lui-même s'en inquiète. Il envoie son premier ministre et vient en personne pour faire arrêter les perturbateurs. Ils comparaissent devant le tribunal du roi, et les voilà tout heureux : pour justifier leur conduite, ils prétendent qu'ils possèdent un tissu merveilleux, visible pour les honnêtes gens, mais que ne peuvent voir les personnages indignes. Si le Roi porte un habit taillé dans ce tissu, il lui sera facile d'apprécier la fidélité et la compétence de ses serviteurs et de ses sujets. Le roi hésite, puis renvoie les trois tailleurs. Bientôt ils reviennent chargés de la précieuse étoffe — charge qui ne pèse guère, l'étoffe n'étant qu'un tissu imaginaire. Les ministres écarquillent les yeux, ne voient rien, mais ils feignent naturellement de le voir; ils l'admirent, vantent son coloris, sa légèreté, sa souplesse. Et le Roi fait comme eux. Mais il en rêve la nuit. Il prend avis de la Reine quand les trois tailleurs ont terminé la besogne. La Reine (qui a flirté trop tendrement avec son chambellan) ne se soucie point d'être dénoncée par l'étoffe enchantée. Elle approuve donc le choix du souverain, et celui-ci ne sera détrompé que plus tard. Paré de ces beaux habits, il donne une fête. Les grands du royaume y sont conviés : ainsi le roi les jugera. Tous louent naturellement le goût du souverain. Mais un enfant qui apporte un bouquet s'écrie : « Le Roi est nu ! » C'est un énorme scandale. Le roi qui a compris la leçon, chasse ses ministres et les remplace par les trois tailleurs. M. Lifar est le roi. On le voit d'abord paré d'habits royaux, puis nu — nu comme un roi peut l'être, c'est-à-dire vêtu du grand

ordon de son ordre, ce qui permet quand même de n'être point tout nu. Vêtu ou nu, M. Lifar danse à merveille. On a laissé un de ses pas et ce fut justice. Mlle Suzanne Lorcia eut non moins de succès dans le rôle de la reine, aussi gracieuse que bien dansante. Mlles Didion, Dinalix, Kergrist, méritent de vifs éloges ainsi que MM. Goubé, Legrand, Efimoff, Domansky, Guylaine. La partition de M. Jean Françaix est gaie, jeune, nettement rythmée, franche et parfois un peu négligée. La fanfare du début et certains épisodes (où les cuivres tiennent un rôle bouffon) sont particulièrement bien venus. M. Szyfer l'a dirigée avec son habituelle autorité. Les décors de M. Pruna et leurs transformations ingénieuses ont beaucoup plu.

Le livret de M. Nino est, lui aussi, plein de fantaisie, mais d'un tout autre genre. Est-ce la présence du « grillon du foyer » parmi les personnages? On songe à Dickens devant ce décor et dans cette atmosphère intime, — décor qui tout à l'heure va s'animer, atmosphère qui va se peupler d'êtres qui ne sont que des rêves matérialisés. Réussir cela est très difficile; on côtoie deux précipices où la pièce peut sombrer : d'un côté l'incompréhensible, de l'autre, le réalisme trop grossier. Se tenir en équilibre entre les deux est un tour de force que M. Nino a réussi. J'ajoute tout de suite que la partition de M. Manuel Rosenthal a traduit à merveille toute la fine poésie de ce livret, et aussi toute sa fantaisie. J'ajoute encore que la chorégraphie de M. Albert Aveline est non moins fidèle, non moins ingénieuse, et que cette triple collaboration — chose rare — est une heureuse trinité qui fond en une seule trois personnalités cependant bien marquées. Nous voici donc devant un décor — il est de MM. Larthe et Mouveau, et il est charmant — qui représente une grande salle, avec une grande cheminée et une grande fenêtre. Il y a au mur un grand tableau, où l'on voit trois petits ménétriers. Le maître de céans rentre, s'assied au coin du feu, et s'endort. Et voici que les génies du foyer, conduits par le grillon échappé de l'âtre, vont bercer son rêve et l'entourer de soins attendrissants. Les ménétriers descendent de leur cadre. Pour le maître, ils jouent la plus douce musique. Le petit génie de la grosse horloge rythme à son tic-tac la

respiration du dormeur. Mais soudain, de la tête de l'homme, la Folle du logis, agitant sa marotte, surgit, trotte à travers la demeure. Les lares inquiets s'enfuient. Elle danse, s'épuise, tombe évanouie. Les génies reviennent, la raniment, mais non sans avoir pris la précaution de lui lier les pieds. Précaution vaine : par la fenêtre, arrive comme un papillon l'Esprit de l'Aventure. Il a vite fait de séduire la Folle du Logis, et c'est une danse désordonnée. Il lui parle de voyages, d'amour. La fenêtre est ouverte sur l'inconnu, si tentant, sur le rêve. Elle lui donne un baiser. Elle va partir avec l'enjôleur. Mais les petits génies veillent, barrent la route au séducteur. La paix et l'ordre sont en danger; leur défense est en bonnes mains. L'Esprit d'aventure a d'abord le dessus, puis, le jour venant, les cloches sonnant au clocher voisin, l'aventurier s'enfuira, tandis que la Folle rentrera dans le crâne du dormeur et que les génies familiers effaceront toute trace de désordre. Cela n'a été qu'un baiser pour rien, cela n'a été qu'un rêve... Pour nous, spectateurs, ce fut une charmante réalité, mais poétique, mais légère et délicieuse à la façon d'un rêve. La Folle du logis, c'est Mlle Suzanne Lorcia. Elle met dans ce rôle une grâce exquise — et elle le danse avec cette virtuosité et cette élégance merveilleuses qu'elle met en toutes ses créations. M. Serge Peretti est son digne partenaire dans le rôle de l'Esprit d'Aventure. Lui aussi est d'une sûreté et d'une grâce magnifiques, et son succès a été des plus vifs. Il faut citer Mlle Vaussard, qui est un charmant Grillon, et puis encore ses jeunes camarades de l'école de danse — une école florissante, qui fait grand honneur à l'Opéra. Quelques instants plus tard, d'ailleurs, nous constatons en voyant Mlle Dynalix dans le rôle de Giselle, l'excellence de l'enseignement donné par des artistes comme Mlle Zambelli et M. Albert Aveline. Elle y fut parfaite; elle a des qualités remarquables et l'on peut voir en elle une des étoiles de demain. Mais revenons au *Baiser pour rien*. M. Manuel Rosenthal est certainement un musicien de théâtre — et c'est, en ce temps-ci, une qualité rare, car le théâtre lyrique ne donne point aux musiciens les récompenses qu'il procurait autrefois à ceux qui écrivaient pour la scène. Remarquons tout de suite qu'être musicien de théâtre ne signifie pas que l'on

est cela seulement, mais veut bien dire qu'aux autres dons qu'exige la composition musicale, on ajoute ce don fort rare — celui qui marque le génie d'un Bizet, d'un Chabrier, d'un Lalo, pour nous en tenir à trois maîtres d'un passé récent, — de créer une musique à laquelle le théâtre ne fasse pas perdre son sens. Nous devons à M. Manuel Rosenthal une comédie musicale charmante, qui a pour titre *Rayon des soieries*, et que l'Opéra-Comique qui l'a montée naguère avec grand succès devrait bien reprendre. Cette comédie fut, à son heure, une révélation. *Un baiser pour rien*, — qu'on me pardonne l'équivoque, — n'est point une œuvre perdue. Elle est une des plus aimables créations de cette saison et quand le théâtre, momentanément, la délaissera, elle fera bonne figure au concert sous la forme de suite symphonique. Il y a, en effet, dans cette partition, quantité de pages charmantes, variées de forme et orchestrées de manière habile. M. Paul Paray les a conduites avec un soin éclairé. Tout a concouru au succès de ce ballet.

S'il existe, présentement, à l'Opéra, un esprit de rivalité, de compétition entre chorégraphes et même entre danseurs, ne nous en plaignons pas : chacun cherche à mieux faire, et de cette émulation le théâtre bénéficie en définitive.

Je remets à la prochaine chronique le compte rendu du *Coq d'Or* et de *L'Amour Sorcier*.

## §

La dernière séance — le huitième concert de cette année — du *Triton* a été tout entière consacrée à des œuvres de M. Georges Enesco, et trois étaient données en première audition. La *Sonate en ut majeur, opus 26 n° 2*, pour violoncelle et piano (admirablement interprétée par M. Jean Witkowski et l'auteur), se compose de quatre mouvements, très variés, très opposés même, et s'ouvre par un *allegro moderato ed amabile* que suit un *allegro agitato*, mystérieux, fantastique; vient ensuite un *andantino cantabile* plein de poésie et de tendresse contenue, une mélodie expressive qui est une page admirable. Enfin le finale « à la roumaine », *allegro sciolto*, rappelle, par le choix des thèmes, les célèbres *Rhapsodies* du même auteur. Il est rare d'entendre une pièce

de musique de chambre qui, autant que celle-ci, joigne aux qualités du genre ce que l'on pourrait appeler une couleur symphonique aussi marquée. Les deux instruments, sans nulle recherche qui en altère les sonorités propres, acquièrent cependant, de par l'originalité de la pensée qu'ils doivent traduire, je ne sais quelle résonance singulière. Je retrouvais là l'impression même ressentie en écoutant *Œdipe*, celle d'une musique étrangement personnelle et cependant accessible parce qu'elle s'exprime dans un langage connu. Cela me paraît l'art suprême.

Des deux mélodies nouvelles, *Regen* (sur un poème de Carmen Sylva) date de 1903; *L'Ombre est bleue* (Fernand Gregh) est de 1916. Elles encadrent deux poèmes de Clément Marot, *Languir me fais* et *Changeons propos*. Elles sont, les unes et les autres, d'un sentiment exquis. Le concert était complété par la *Sonate en fa dièse mineur pour piano*, jouée supérieurement par M. Dinu Lipatti, et par la *Sonate en la mineur*, opus 25 pour violon et piano, — une œuvre toute empreinte de souvenirs roumains, et délicieusement mélancolique, comme un regret et comme un chant d'amour — interprétée par Mlle Jacqueline Salomon et l'auteur, celui-ci au piano, pour nous donner la preuve qu'il eût pu être que dis-je? qu'il est aussi un virtuose du clavier.

## §

Je n'ai pu assister au concert de l'Orchestre de la Société Philharmonique où fut donnée, sous la direction de M. Charles Münch, la première audition du *Concerto spirituale*, pour piano solo, chœurs, cuivres, contrebasses, timbales et orgue de M. Arthur Lourié. Je le regrette d'autant plus que j'estime infiniment le talent de l'auteur, et que l'on me dit de cette œuvre le plus grand bien. Elle se compose d'un prologue, *Bénédictio du feu*, confié aux voix de basse et aux cuivres, et qui s'enchaîne sans interruption au concerto proprement dit, lequel illustre, par le déroulement d'une vaste et magnifique fresque sonore, le *Psaume XLVII, Quemadmodum desiderat cervus*. Le rôle du piano est ici celui de l'ancêtre coryphée : il prolonge les dires du chœur, et prononce la vocalise du clavier autour de la prosodie des voix, une

tion instrumentale en marge de cette prosodie. L'interprétation, me dit-on, a été magnifique. La partie vocale avait été préparée par M. Viassof et Mlle Gouverné. Mlle Lefébure joua des difficultés écrasantes de la partie de piano. M. Charles Münch, au pupitre, ne laissa perdre aucune nuance de cette œuvre raffinée, puissante et profondément humaine.

RENÉ DUMESNIL.

### ARCHÉOLOGIE

Louis Cazamian : *La Grande-Bretagne*, Henri Didier. — Marcel Leroux : *Le même*, Hachette.

M. Louis Cazamian, professeur à la Sorbonne, vient de faire paraître un important volume sur *La Grande-Bretagne*. Les événements de ces derniers temps ajoutent encore à l'intérêt de cette publication; une grande partie de la population française a été surprise de la façon dont les Anglais envisagent certains problèmes internationaux. Nous connaissons peu nos voisins, qu'ils soient de l'ouest ou de l'est; nous avons, hélas! trop tendance à leur prêter notre mentalité, à les juger d'après nos sentiments, alors qu'au contraire leurs désirs, leur façon de sentir, leurs conceptions sociales sont nettement différents. Il nous arrive assez souvent de dire que les Anglais sont traditionalistes. C'est exact, et plus encore que nous ne le pensons; il est extrêmement intéressant de connaître le caractère et la genèse de cette tradition. M. Cazamian a déjà écrit de nombreux ouvrages sur l'Angleterre; il sait nous en montrer les pittoresques paysages, les nombreux monuments tant religieux que civils, qui témoignent de sa richesse et constituent les signes les plus suggestifs de son glorieux passé. Bien que sa superficie soit bien moindre que celle de la France, sa population est de sept millions plus élevée; par kilomètre carré on y compte 150 habitants, alors que nous n'en avons que 73. Son climat, assez rude et changeant, incite à l'effort physique.

Les déplacements sur le sol anglais ne sont pas très agréables, surtout pour les voyageurs des troisièmes classes. Le policeman majestueux est sévère, l'examen strict, l'interrogatoire serré, mais quand toutes les formalités sont terminées,